

**Sur un texte tiré de l'ouvrage d'Adrienne Dimakopoulou,  
*Fragments. Itinéraires d'une pensée inquiète*, Paris, éd. Hermann, 2021  
« Alanes, confins et limites, ou le difficile amour de la transmission »**

Communication lors de la présentation de l'ouvrage au séminaire  
d'Anna Angelopoulou, le 16 décembre 2021

par Renée Koch Piettre

« Finalement, toi, comment tu t'appelles ? »

C'est la première phrase de l'ouvrage que nous présentons ce soir, une phrase adressée à Adrienne par Pierre Vidal-Naquet, son ancien professeur et tuteur d'un mémoire de maîtrise soutenu en l'an 1980. C'est à Vidal-Naquet que ce premier texte, publié pour la première fois en Grèce en 2007, était destiné à servir d'hommage posthume. Et il nous faut attendre le dernier texte du livre, p. 273, pour trouver un écho à cette question du nom. On y lit en effet ceci : « À bien des titres, le baptême constitue un mystère. Et tout spécialement pour moi. Contrairement aux usages, et pour des raisons de circonstances, j'ai reçu assez tard ce sacrement, et par suite un nom. » En Grèce, le prénom était donné à un enfant par ses parrain et marraine, le jour de la cérémonie de baptême. Adrienne a été baptisée assez tard pour avoir gardé de nombreux souvenirs précis de cet événement. Auparavant, continue Adrienne, « je répondais au nom générique de Bébé ».

Notre auteur, longtemps donc, comme une clandestine, n'a pas eu de nom, et la question de Pierre Vidal-Naquet touchait dans le mille. « Finalement, toi, comment tu t'appelles ? » Nous autres ici présentes/présents, appelions peut-être Adrienne de noms divers, Adriani en grec, Danya... À Vidal-Naquet, nous dit le texte, elle répondait en éludant la question, par une liste des binômes rencontrés dans Homère (personnages appelés de deux noms différents selon les circonstances), pour finir par « cet oiseau de proie nocturne qui changeait simultanément de nom et de sexe : le Kymindis pour les mortels et la Chalkis pour les immortels », une sorte de chouette apparemment.

Restons-en donc d'abord à ce premier texte. La suite des idées peut y paraître déroutante. Elle répond à une « dimension d'intelligence poétique », comme l'écrivait Jean-Pierre Vernant dans son rapport sur le mémoire qu'avait dirigé Vidal-Naquet. Pour suivre le fil de la pensée d'Adrienne, nous sommes invités ici à nous représenter le geste du *stalker* (anglais *stalk* = traquer), cet espèce de « chasseur furtif et silencieux », dit un dictionnaire, qui traque le gibier dans quelque no man's land, ou de désaxé qui file une jeune fille la nuit dans un quartier désert... ou encore justement le *stalker* qui sert de guide à deux intellectuels dans la « Zone »

du film d'Andreï Tarkovski. Adrienne décrit ce geste comme un indice de sa méthode, p. 24 : « attacher un ruban blanc à son contrepoids, un écrou, pour le lancer au hasard dans les herbes hautes et sauvages et le suivre comme un guide dans une zone morte. » Un hasard provoqué.

Celui qui n'a pas de nom n'a pas d'identité, et donc n'a pas de patrie, pas de lieu propre. Nous le savons d'autant mieux que l'actualité nous présente tant de « migrants », « sans-papiers », « clandestins », coincés sur une frontière sans pouvoir avancer ni dans un sens ni dans l'autre, malmenés des deux côtés, et interdits de secours. Vous trouvez là le lien entre l'absence de nom de baptême et les *alanes*, « terrains vagues », d'un mot turc adopté en Grèce, qui donne son titre à notre premier texte. Mais alors quel rapport avec Pierre Vidal-Naquet ? C'est que son ouvrage le plus célèbre, paru en 1981, s'intitule *Le chasseur noir* et s'interroge sur le statut des zones de confins, de frontières entre deux cités dans la Grèce archaïque : ces frontières n'étaient pas comme aujourd'hui des tracés imaginaires éventuellement matérialisés par des murs ou des barbelés et des miradors, mais des espaces sauvages d'appartenance indécise, *no man's lands*, zones de chasse où se déroulent notamment les rites initiatiques des jeunes gens. Dans les années 80 la mode était aux oppositions binaires héritées du structuralisme de Lévi-Strauss : sauvage/cultivé, cru/cuit, etc. Dans ce système d'oppositions, les zones de frontières s'opposaient au centre politique, la ville. Or c'est justement en 1980, je l'ai dit, qu'Adrienne avait soutenu son mémoire de maîtrise qui a finalement été publié en 2010 sous le titre *Pâle rossignol*. Cet ouvrage explorait une autre zone d'indétermination, celle d'une teinte verdâtre connotant par exemple « les larmes troubles des femmes », et qui se dit en grec *chlôros*. Mais il s'agit d'une indétermination essentielle, qu'Adrienne explorait dans son indétermination même et non à la faveur d'un simple jeu d'oppositions. À cette époque où le séminaire de Vidal-Naquet tournait autour du « chasseur noir », entre l'élève et le professeur, une forme de rivalité non dite s'esquisse : 23 ans plus tard encore, en 2004, quand Vidal-Naquet (il mourra en 2006) exhibe fièrement à Adrienne un dessin d'un jeune Ossète censé représenter le « chasseur noir » sous une forme qui évoque Artémis, la déesse chasseresse, elle, Adrienne, pense avec jubilation que, je cite, « depuis longtemps déjà, on avait peint pour moi des images beaucoup plus belles du mythe que j'étudiais » (p. 23). Je reviendrai tout à l'heure sur ce mythe.

L'auteure de ces peintures, c'est Angela Castresana. Elle-même en a fait un livre. Pour ce qui est du dessin exhibé en 2004 par Vidal-Naquet, je rappelle que cette année-là, l'Ossétie du Nord, république caucasienne séparée de l'Ossétie du Sud par de hautes montagnes, venait de connaître la

tragédie de la sanglante prise d'otages de Beslan, liée au conflit tchétchène voisin. L'Ossétie du Nord se nomme aussi Alanie le pays des *Alains*). Faut-il y voir un clin d'œil aux *alanes*, zones grises, terrains vagues, terres frontières ?

Adrienne ne vivait pas sans nuance ni sans blessures parfois la brusque camaraderie de son tuteur scientifique Vidal-Naquet. Elle attribuait l'obstination du maître à ne pas vouloir reconnaître son nom au fait que « sans doute [...] il avait gardé un mauvais souvenir de sa grand-mère, mon homonyme, une autre Adrienne de mauvais caractère ». Elle ne veut pourtant pas céder à des piqûres d'amour-propre. Elle reconnaît ainsi à Vidal, au-delà du structuralisme et de ses oppositions binaires, une sensibilité réelle à la question des frontières : « jamais le passage des frontières, d'une quelconque frontière, ne m'a laissé indifférent », reconnaissait-il lui-même, à notre époque de mondialisation du commerce et des associations humanitaires qui volent si librement au secours des populations « souffrantes et confinées » (p. 24). Il était, ajoute Adrienne, « profondément judéo-ethnique » (p. 25), ce qui signifie non pas qu'il se sentait juif de race, mais qu'il se situait quelque part entre le judaïsme et le paganisme. Et, évoquant un entretien avec Vidal-Naquet publié en Grèce en 2005, Adrienne suggère qu'on aurait pu utiliser comme épitaphe sur sa tombe une inscription découverte sur une pierre où il racontait s'être assis assis : l'inscription indiquait, à la première personne (comme si la pierre elle-même parlait) : « Je suis la limite de l'agora ».

Dans le livre, il faut être attentif aux échos, aux renvois internes, nous l'avons déjà vu avec la question du nom et du baptême. Il faut lire avec une attention flottante, comme l'écoute d'un psychanalyste. Prenons justement le motif de l'agora. Où voit-on reparaître ce motif ? C'est aux pages 112-113, à propos de Sappho : « Le désir, lui aussi, écrit Adrienne, a besoin d'une agora *eleuthera*, libre, puisqu'il se parle dans l'espace inoccupé, le lieu vide de l'absente ». Et la note précise : « Je pense à ce type d'agora où l'on se réunissait pour parler, libre, vide de toute chose ou activité, disons, utilitaire ». L'agora, même située au centre de la ville, est un autre lieu-frontière : celui où tout le monde peut se rencontrer, parce qu'il n'appartient à personne. L'existence même du politique dépend de cette vacuité.

Mais revenons aux *alanes*, les terrains vagues des jeux dangereux, tels qu'ils apparaissent brusquement, encore innommés, incrustés au milieu du texte sous la forme d'un souvenir d'enfance, pour être entretissés dès lors à la suite du développement. Cela commence à la page 24 : « De nouveau le crépuscule [pourquoi « de nouveau » ? Parce que l'image du chasseur noir peinte par un Ossète montrait, p. 23, « un crépuscule, dans une vallée descendante et très verte »]. Comme au hasard, je traverse seule une "zone

morte” qui divise la ville en deux. » Que va-t-elle y faire ? Y rencontrer des jeux interdits sans doute. On lit en effet plus loin : « Il existe en français une expression désignant les mineurs délinquants abandonnés, sans tutelle : “livré à soi-même”. Elle exprime d’une certaine manière la menace que leur solitude fait peser sur la société. Ce *soi* immature doit être en effet très dangereux quand on est amené à l’affronter seul, sans tuteur ! » Et deux paragraphes plus loin encore, après un passage sur les SDF : « Quand j’étais enfant, au milieu des villes, il y avait des “confins” où nous jouions sans tuteur, “livrés à nous-mêmes”. Continents de l’impossible à contenir, chantiers désordonnés [...] vulgairement appelés *alanes* (*alan* en turc, signifie le “passage par un bois”) [...] les lieux inhabités, le désert ou le bois étaient les lieux de tentation par excellence. » Or ces lieux, où l’on s’offre des « exploits » d’enfant « avec leur audace violente et sexuée » deviennent par excellence des substituts au théâtre des rites d’initiation païens, des rites de passage qui se déroulaient dans les territoires sauvages des confins. C’est dans les *alanes* qu’Adrienne a subi une initiation hasardeuse, dont elle ne précise pas la nature. « Je crois que c’est à ce moment que j’ai commencé à me souvenir clairement des conditions dans lesquelles quelque chose m’arrivait, ou plutôt, que j’ai prêté attention pour “la première fois” à ce qui m’arrivait. » Là-dessus s’intercale un paragraphe au sujet du verbe grec qui dit qu’une chose se passe sans que personne ne remarque rien. Sur le radical de ce verbe sont formés aussi bien le mot *lathos*, « erreur », que le mot *alêtheia*, « vérité ». Aucun adulte n’a su ce qui était arrivé à Adrienne ce jour-là, et la chose sans doute n’était même pas dicible. Une initiation n’est mystère que parce qu’elle vous cloue le bec... Et on revient à *l’alane* : l’enfant livrée à elle-même, sans tuteur, trouve en effet dans le terrain vague la clef d’un *passage*, je cite : « Les ouvriers des chantiers adjacents avaient installé d’énormes bancs sur la limite de *l’alane* [vous entendez nettement ici l’écho de « la limite de l’agora » de Pierre Vidal-Naquet]. Ils y pliaient les barres de fer qui arment les fondations et les colonnes. Je me suis allongée dessus, moi aussi, telle une barre de fer, enragée de je ne sais quelle inflexible colère, les paupières bien serrées. Au bout d’un moment, je me suis laissée aller et mes membres se sont détendus. Je me suis mise sur le dos à regarder le vide, au-dessus de moi. C’est la première fois que j’ai vu ou que j’ai prêté attention au ciel. Je l’ai regardé et j’ai compris pourquoi et comment, là-haut dans l’infini bleuté, les cieus s’ouvrent. » Avec ces « premières fois », c’est bien d’une initiation qu’il s’agit.

Le texte revient alors au séminaire de Pierre Vidal-Naquet : ces années 80, c’était aussi le temps où l’on recherchait le « paradigme » d’un « espace consensuel » et sans frontières. Mais les bonnes intentions peuvent paver les voies de l’enfer. Une perspective inquiétante se dessine : « Qui sait jusqu’à quand on pourra en rire, jusqu’à quand nous nous obstinerons à

parler de lieux au lieu d'imaginer des réseaux ». Ces lieux frontières sont, ou étaient, hélas, des espaces de liberté et de rencontre, alors que les réseaux, comme leur nom l'indique, enferment et étranglent dans leur lacis. Et il faut reconnaître que Vidal-Naquet, lui, avait été un homme des espaces et des lieux frontières vécus, éprouvés : avec son « éternel côté garçon », comme les voyous, les « traînés » qu'Adrienne fréquentait dans les *alanes*, il avait été un « franc-tireur » (p. 27), un véritable hors-la-loi embusqué sur les confins. Même si lui-même peut-être, et en tout cas le centre Gernet qu'il animait (cf. p. 22), étaient depuis sagement rentrés dans le rang : « tout finit par une petite thèse » (p. 27). Par exemple la question des tortures pendant la guerre d'Algérie, jadis dénoncées avec fracas, à ses risques et périls, par le même Vidal-Naquet, est désormais admise dans les réunions académiques, maintenant que les passions sont éteintes et que la vérité ne fait plus mal. Adrienne elle-même a fini par entreprendre une thèse. On ne s'étonnera pas qu'elle ne l'ait jamais terminée : c'était une manière de rester fidèle à elle-même, de demeurer franc-tireur elle aussi.

Et la dernière phrase fait du texte lui-même un de ces terrains vagues, de ces espaces indécis qui sont aussi les lieux des rencontres décisives : « Je le sais, nous l'avons appris de Pindare, il est difficile et ingrat de tisser une louange avec l'obscur fil de la réprobation ». (p. 27) L'hommage à Pierre Vidal-Naquet apparaît comme une concession, la réprobation comme gênée et contenue. Adrienne, elle, reste cet oiseau de nuit dans l'indécision des sexes et des natures, car dans les *alanes* on rencontre volontiers des êtres inquiétants ou bizarres. Elle reste l'hôte furtif des *alanes*.

Je me suis étendue sur ce premier texte de l'ouvrage, intentionnellement isolé dans une « Première partie » du livre, parce qu'il contient, d'une certaine manière, tout le reste. Ce lieu indécis des rencontres improbables ou dangereuses, ce pourrait être aussi le livre lui-même tout entier, à commencer par le nombre de langues et d'échanges, de traductions entre les langues dont il est tissé, grec ancien, grec moderne, français... et, depuis, espagnol aussi. On pourrait en dire de même du dernier texte, ou peut-être les deux derniers, qui forment la partie III, et où Adrienne revient sur son enfance ou sur ses parents. Mais l'essentiel du livre, plus de 200 pages, tient dans la « deuxième partie », et se caractérise, pourrait-on dire, par une plus grande sériation, ou fragmentation, des questions autour desquelles Adrienne a travaillé toute sa vie durant. Une bonne partie des articles rassemblés dans cette deuxième partie aurait pu figurer dans la thèse, dont ils auraient constitué soit un chapitre entier (c'est le cas du texte 2, « Découper, composer : la cuisine de la régénération et de l'immortalité »), soit une étude préparatoire ou annexe (texte 3, « L'hirondelle, une vision de songe ou la femme rêvée »), soit des esquisses (« Le "dedans" chez

Hésiode », « Anciennes figures du doute : quand penser était source de douleur », « L'enfanteur, la "matrice mâle" et la seconde naissance de Dionysos », « Phrazein, le dire du messenger », « La sagesse de la terre »). Deux textes, dans cette seconde partie, constituent une application, si l'on peut dire (car Adrienne n'a jamais séparé son étude des Anciens de sa réflexion sur l'actualité), une application, donc, de ces mêmes thématiques au clonage et à un aspect des conflits contemporains des Balkans et du Proche-Orient : ce sont les textes « À la recherche du "véritable enfanteur" : des clones, des récipients et de quelques idées très anciennes », et « Les fœtus au Kosovo et les couveuses au Koweït ».

Mais pour comprendre ce qui réunit tous ces titres, il faut revenir au mythe, celui d'Aédôn, le rossignol. Ce conte, tel qu'il apparaît dans l'*Odyssée* d'Homère, chez Ovide et chez le mythographe grec Antoninus Liberalis, est le point de départ de toute la réflexion d'Adrienne, telle qu'elle se développe d'abord dans son ouvrage *Pâle rossignol*. Je vous donne la traduction du passage d'Homère qui figure aux pages 120-121 des *Fragments* (une simple comparaison en 7 vers), et j'indique entre parenthèses les mots grecs qui ont retenu l'attention d'Adrienne. C'est Pénélope qui parle, à Ulysse déguisé en mendiant, qu'elle n'a pas encore reconnu :

Comme quand la fille de Pandaréos, *pâle rossignol* (***khlôrêis Aêdôn***),  
bellement chante quand le printemps renaît,  
assise dans le *dense* (***pukinoisin***) feuillage des arbres  
et qu'elle module sans trêve sur tous les tons la cascade de sa voix,  
se lamentant sur l'enfant, son Itylos chéri, le fils du roi Zéthos, qu'un jour avec  
l'airain elle a tué *pour n'avoir pas pu parler*<sup>1</sup> (***di' aphradias***),  
ainsi en moi le cœur *en deux* (***dikha***) se lance *ça et là* (***entha kai entha***)...

Donc, le nom du rossignol, Aêdôn, est confondu avec celui d'une reine qui a tué son fils dans un accès de folie et qui depuis le pleure sans discontinuer dans ses chants. Quatre mots ou expressions ont retenu l'attention d'Adrienne : ***khlôrêis***, ***aphradia***, ***entha kai entha***, ***dikha***. Mais il faut encore ajouter trois importantes données du mythe selon Ovide et Antoninus Liberalis : 1) **l'infanticide** est perpétré par la mère et sa sœur, après que le père a violé la sœur de sa femme et lui a coupé la langue 2) l'enfant tué a été **découpé en morceaux** par les deux femmes, mis à cuire dans un **chaudron**, et donné à **manger à son père** 3) à la suite de cette tragédie, selon la version d'Ovide les trois protagonistes du récit ont été changés en oiseaux, rossignol (la mère), hirondelle (la sœur) et huppe (le père).

L'étude sémantique du signifiant *chlôrêis*, « vert », qui qualifie Aêdôn, le Rossignol chez Homère, a été l'objet du mémoire *Pâle rossignol* préparé très

---

<sup>1</sup> Cette traduction de l'expression est la nôtre.

librement sous la direction de Pierre Vidal-Naquet. Adrienne a montré qu'il ne s'agissait nullement d'évoquer une verdure printanière, mais au contraire une teinte équivoque, verdâtre, blafarde, qui convient au trouble, aux larmes, aux limbes du deuil, à des situations crépusculaires d'indistinction et d'entre-deux. Nous pouvons considérer que les *Alanes* du présent ouvrage sont un autre développement de cette même méditation.

Le long texte « Découper, composer », file la métaphore du chaudron où l'on met à cuire les chairs découpées de l'enfant d'Aédôn. Lieu de dépècement violent, réceptacle d'un corps mort comme ces milliers de fœtus ou de nouveaux-nés que les Grecs pour s'en débarrasser ensevelissaient dans des pots, le chaudron accueille aussi une opération culinaire dont la résultante, un plat servi au père, va finir dans le ventre qui avait été à l'origine de sa gestation. L'enfant sorti du ventre de la mère retourne donc au ventre du père, comme pour une possible régénération dont nous avons de nombreux récits dans d'autres contes grecs. Un mâle peut ainsi devenir enfanteur, comme dans le mythe de la seconde naissance de Dionysos, lequel, sauvé par son père Zeus du corps carbonisé de sa mère Sémélé, finit sa gestation cousu dans la cuisse de Zeus (on sait qu'une seconde mésaventure fit tomber Dionysos enfant aux mains des Titans qui déchirèrent son corps et le mirent au chaudron : on montrait à Delphes un tombeau de Dionysos, et la question se pose de la rencontre, en ce temple de la divination, de ce tombeau et du trépied divinatoire qui n'est rien d'autre, après tout, qu'une marmite à trois pieds). En tout cas, finir dans le ventre du père, c'est peut-être horrible, mais c'est aussi un rêve de retour aux origines, dont le dernier texte de l'ouvrage, « D'un déjeuner sur l'herbe » offre une réalisation métaphorique par la médiation d'une photo prise quinze jours avant la naissance d'Adrienne : on y voit notamment son père et, dans l'ombre, sa mère visiblement enceinte, autour d'une grande nappe sombre (sombre comme l'image de la mère) chargée de victuailles. Cette nappe figure une sorte de grande marmite, et réunit idéalement ce que les processus de la gestation séparent inexorablement, le père, la mère, la sœur et l'enfant. Cette photo procure à Adrienne, écrit-elle, un véritable « enchantement ».

Je passe au second terme mis en relief dans les vers d'Homère sur le « pâle rossignol ». L'*aphradia* s'oppose au « phrazein », penser ou parler de ce que l'on a vu et qu'on connaît, à ceux qui n'ont ni vu ni connu ; et à la *phradmosunê*, la sagesse qui est notamment celle de la terre, réceptacle des morts et des renaissances, première à produire au jour ses enfants, ce qui était caché en elle selon Hésiode. L'*aphradia*, c'est alors le fait de ne pouvoir ni penser ni dire ce que l'on a vu, entendu ou subi. La sagesse, elle, est aussi celle du savoir divinatoire sur le passé, le présent et l'avenir, qui parvient à s'énoncer depuis le creux, le ventre de la marmite qu'est le trépied

delphique. C'est depuis un « dedans », un ventre, une obscurité épaisse qui veut s'ouvrir à la lumière, bref, une intériorité, qu'on peut accéder à la connaissance. La connaissance vient du ventre. Pour savoir l'avenir et distinguer entre le bien et le mal, Zeus a avalé son épouse *Mêtis*, l'intelligence rusée, et c'est donc là encore de son ventre que lui vient la sagesse. Mais l'*aphradia* qui vous interdit la parole vous jette dans le doute et l'incertitude, et vous voici déchirés en deux, divisés, *dicha*, ballottés d'une résolution à une autre, de ci, de là, *entha kai entha*. Limbes de l'incertitude, qui sont aussi une métaphore de la condition humaine, et que Sapphô ne dépasse que dans le paraître de l'aimée qui en miroir, fait naître en elle le trouble et le désir. Il faut passer par ces douleurs pour que puisse naître, dans l'obscurité dense, épaisse (*pukinos*) d'un dedans qui s'éprouve par la souffrance, une intériorité, une pensée, source de décision et d'action. Je vous renvoie notamment ici au texte VI du livre, « Anciennes figures du doute : quand penser était source de douleur ». Il s'agit d'une étude au passé, d'un essai d'anthropologie historique. Mais elle nous parle aussi de nous, comme Anna nous l'expliquera au sujet du *phrazein*, du « dire du messager ».

Il faudrait réfléchir sur la place, toujours déniée, de la femme dans cette formation douloureuse d'un dedans. C'est cette réflexion, projetée dans l'actualité, que nous proposent les deux articles sur le clonage d'une part, sur les fœtus « détruits » du Kosovo et les couveuses également détruites du Koweït. Le clonage d'abord : on imagine qu'à travers lui Monsieur X puisse se reproduire lui-même. Seulement, pour y parvenir il faudra bien un ovule prélevé sur une femme, même énucléé, et son implantation dans un utérus de femme le temps de la gestation et de l'accouchement. Et il a fallu une jeune universitaire philosophe d'Angleterre, note Adrienne, pour faire remarquer que cette technique appliquée à l'homme n'aurait aucune « utilité pratique », notamment pour la raison, dit-elle, que même si elle pouvait faire revenir son père à la vie par clonage, ce nouvel individu n'aurait pas les souvenirs de son père. Quant aux fœtus du Kosovo, la rumeur avait circulé que parmi les atrocités commises par les Serbes dans la guerre civile il y aurait eu des « destructions de fœtus ». Mais comment détruire des fœtus, si ce n'est en éventrant leurs mères, ainsi passées sous silence ? ou bien en saccageant des collections de fœtus plongés dans le formol de quelque laboratoire ? Le machisme inconscient des journalistes et le non-dit des aberrations de la science génétique, une sorte d'« eugénisme idéologique », sont ainsi dénoncés par des *lapsus calami* révélateurs.

Il est des choses que peut-être seule une femme peut dire, un entendement qui ne peut appartenir qu'à elle, quand du moins elle est douée de cette « intelligence poétique » reconnue à Adrienne. Nous ne



ressusciterons pas nos parents morts. À moins que, on ne sait dans quel calice, coupe, trépied, marmite ou ventre, l'alchimie de la mémoire et de la métaphore ne nous restitue un souvenir intact ou le miracle d'un symbole efficace.

16 décembre 2021

## Quelques citations pour accompagner l'exposé

### *Odyssée XIX, 518-524* (p. 120-121)

Comme quand la fille de Pandaréos, *pâle rossignol (khlôrêis Aêdôn)*,  
bellement chante quand le printemps renaît,  
assise dans le dense (*pukinoisin*) feuillage des arbres  
et qu'elle module sans trêve sur tous les tons la cascade de sa voix,  
se lamentant sur l'enfant, son Itylos chéri, le fils du roi Zéthos, qu'un jour avec  
l'airain elle a tué par *irréflexion (di' aφradias)*,  
ainsi en moi le cœur *en deux (dikha)* se lance *ça et là (entha kai entha)*...

### *Alanes* (extraits de l'ouvrage d'Adrienne Dimakopoulou)

P. 21 Vidal-Naquet à Adrienne : « Finalement, toi, comment tu t'appelles ? »

Cf. p. 273 : « À bien des titres, le baptême constitue un mystère. Et tout spécialement pour moi. Contrairement aux usages, et pour des raisons de circonstances, j'ai reçu assez tard ce sacrement, et par suite un nom. » [...] « je répondais au nom générique de Bébé ».

P. 21 « cet oiseau de proie nocturne qui changeait simultanément de nom et de sexe : le Kymindis pour les mortels et la Chalkis pour les immortels ».

P. 24, le stalker : « attacher un ruban blanc à son contrepoids, un écrou, pour le lancer au hasard dans les herbes hautes et sauvages et le suivre comme un guide dans une zone morte. »

P. 21 : « sans doute [...] il avait gardé un mauvais souvenir de sa grand-mère, mon homonyme, une autre Adrienne de mauvais caractère »

P. 24 Pierre Vidal-Naquet : « jamais le passage des frontières, d'une quelconque frontière, ne m'a laissé indifférent. » — P. 25 : « profondément judéo-ethnique »

Cf. p. 112-113 : « Le désir, lui aussi, a besoin d'une agora *eleuthera*, libre, puisqu'il se parle dans l'espace inoccupé, le lieu vide de l'absente ». — Note : « Je pense à ce type d'agora où l'on se réunissait pour parler, libre, vide de toute chose ou activité, disons, utilitaire »

P. 23 (Dessin d'un Ossète, 2004) : « un crépuscule, dans une vallée descendante et très verte »

P. 24 : « De nouveau le crépuscule. Comme au hasard, je traverse seule une "zone morte" qui divise la ville en deux. »

P. 25 « Il existe en français une expression désignant les mineurs délinquants abandonnés, sans tutelle : "livré à soi-même". Elle exprime d'une certaine manière la menace que leur solitude fait peser sur la société. Ce *soi* immature doit être en effet très dangereux quand on est amené à l'affronter seul, sans tuteur ! »

P. 25 « Quand j'étais enfant, au milieu des villes, il y avait des "confins" où nous jouions sans tuteur, "livrés à nous-mêmes". Continents de l'impossible à contenir, chantiers désordonnés [...] vulgairement appelés *alanes* (*alan* en turc, signifie le "passage par un bois") [...] les lieux inhabités, le désert ou le bois étaient les lieux de tentation par excellence. »

P. 26 « Je crois que c'est à ce moment que j'ai commencé à me souvenir clairement des conditions dans lesquelles quelque chose m'arrivait, ou plutôt, que j'ai prêté attention pour "la première fois" à ce qui m'arrivait. »

P. 26 « Les ouvriers des chantiers adjacents avaient installé d'énormes bancs sur la limite de l'*alane*. Ils y pliaient les barres de fer qui arment les fondations et les colonnes. Je me suis allongée dessus, moi aussi, telle une barre de fer, enragée de je ne sais quelle inflexible colère, les paupières bien serrées. Au bout d'un moment, je me suis laissée aller et mes membres se sont détendus. Je me suis mise sur le dos à regarder le vide, au-dessus de moi. C'est la première fois que j'ai vu ou que j'ai prêté attention au ciel. Je l'ai regardé et j'ai compris pourquoi et comment, là-haut dans l'infini bleuté, les cieux s'ouvrent. »

P. 27 « Qui sait jusqu'à quand on pourra en rire, jusqu'à quand nous nous obstinerons à parler de lieux au lieu d'imaginer des réseaux. »

P. 27 « Tout finit par une petite thèse. »

P. 27 « Je le sais, nous l'avons appris de Pindare, il est difficile et ingrat de tisser une louange avec l'obscur fil de la réprobation. »